

Le Canada Musical.

VOL. 2.]

MONTREAL, 1^{ER} FEVRIER 1876.

[No. 10.]

POESIE

Adressée à M. F. Jehin-Prume à Gand, par les membres de la Société des Melomanes, sous le patronage de S. A. R., le Comte de Flandre.

Quand l'artiste, brûlant d'une flamme féconde,
Tient tout son auditoire à ses mains suspendu,
Ce n'est plus un mortel, habitant de ce monde,
C'est un être divin parmi nous descendu.

O Jehin-Prume ! ainsi dans tes concerts sublimes,
Pour enchanter l'oreille et saisir tous les cœurs,
Tu transportes l'esprit jusqu'aux plus hautes cimes,
Ou bien, tendre et touchant, tu fais couler nos pleurs.

Que tu fais bien redire à tes cordes savantes,
Interprète inspiré, toujours original,
Des œuvres de Vieuxtemps les notes éclatantes,
Ou de Paganini l'éternel *Carnaval* !

De l'archet dans ta main la puissance infinie,
Se prête à tous les tons, rend tous les sentiments :
Tantôt c'est la *Berceuse* à la douce harmonie,
Tantôt la *Polonaise* aux sons vifs et brillants.

Quoique la gloire, ainsi que la Liberté sainte,
Ne couronné souvent que des cheveux blanchis,
Déjà de son laurier ta jeune tête est ceinte,
De son temple par toi les degrés sont franchis.

Vieuxtemps, DeBériot t'ont marqué la carrière :
Vieuxtemps, majestueux, grandiose et puissant,
DeBériot plus doux et dont la main légère,
Avec un charme exquis, caresse l'instrument.

Consummé dans son art qu'il pratique et professe,
Léonard applaudit à ton génie heureux,
Et, fier d'avoir guidé les pas de ta jeunesse,
Il te montre, du doigt, ta place à côté d'eux.

Les Musiciens du Temps de l'Empire.

(Suite)

VII

—Je voyais souvent Mercier au foyer de l'Opéra. Un soir, ses yeux se tournaient si fréquemment vers la pendule, que je finis par lui demander le motif de sa constante préoccupation.

—C'est qu'il faut absolument que je sois retiré avant dix heures.

—Pourquoi ? lui dis-je.

—C'est que je serais grondé par Babet.

—Or cette Babet était sa gouvernante, et avait pris sur lui un empire absolu.

—Il habitait un appartement rue de Larochofoucault. Un jour il me dit :

—Vous ne connaissez pas mon ermitage, venez donc déjeuner avec moi après-demain.

—J'acceptai son invitation. On servit le déjeuner sur une table carrée, autour de laquelle douze personnes pouvaient

facilement se placer. Mercier s'assit en face de moi, et nous nous trouvions séparés par toute la largeur de cette immense table, sur laquelle Mademoiselle Babet posa une longue de veau froid avec sa gelée. Tout en goûtant de ce plat, j'examinais attentivement et avec surprise la fourchette dont je me servais, et qui était d'or massif. Mon amphitryon, qui s'aperçut que je la retournais fréquemment dans ma main, me dit :

—Lorsque je publiai mon *Tableau de Paris*, j'en adressai un exemplaire à l'impératrice Catherine, qui me fit remettre par son ambassadeur quatre couverts de ce métal précieux. Vous savez qu'en général le Pactole ne roule pas pour les écrivains. L'état de gêne où je me trouvais pendant nos troubles révolutionnaires me força de vendre deux de ces couverts. Les deux que j'ai conservés ne paraissent que le jour de ma fête ou lorsque je déjeune avec un ami.

—Quelques instants après, la gouvernante reparut avec un énorme dindon rôti. Je ne pus me défendre à cet aspect de pousser une exclamation.

—Sans doute, dis-je à Mercier, vous contiez sur plusieurs convives qui vous ont manqué de parole.

—Pas du tout ; mais il faut bien se soutenir. L'activité du cerveau se communique naturellement à l'estomac, et certain écrivain disait que les comestibles substantiels font la santé de l'esprit.

—Tout en causant, nous arrivâmes au dessert, qui consistait en pommes et en fromage de Gruyère. Après ce dessert d'anachorète, Mercier me dit :

—Vous allez goûter le cassis fait par Mademoiselle Babet. — Je goûtai donc cette liqueur, qui me parut détestable, et je félicitai Mercier d'avoir une gouvernante qui faisait si bien le cassis, me promettant tout bas de ne plus en boire.

Spontini savait imprimer à ses récits un inimitable cachet de vivacité méridionale, son accent si naturel et si vrai, ses expressions si pittoresques, ses gestes si animés, sa physionomie d'une mobilité singulière, exerçaient une irrésistible attraction.

L'apparition de la *Vestale* et de *Fernand Cortez* est sans contredit un des événements les plus importants qui aient marqué les premières années de ce siècle. Ces deux chefs-d'œuvre d'un caractère nouveau vinrent tout à coup tirer Spontini de son obscurité et entourer son nom d'une glorieuse auréole. Rien dans les antécédents du maître ne pouvait faire pressentir de si éclatantes destinées. Aucun rayon, aucun jet de lumière n'avait annoncé le soleil qui se levait si éblouissant.

Entré de bonne heure au conservatoire de Naples, Spontini y poursuivit ses études musicales sous la direction des plus habiles professeurs de l'époque.

Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il composa un opéra bouffe, *I Puntigli delle donne*, qui fut assez froidement accueilli. L'année suivante il écrivit, à Rome, *Gli amanti in cimento*, et plus tard il donna successivement : à Venise, *L'Amor segreto*, à Naples, *L'Eroismo ridicolo*, à Florence, *La Finta filosofia*, la *Fuga in maschera*, *il Geloso e l'audace*, le *Matamorphosi di Pasquale*.

Sans doute, il y avait dans ces premiers essais de la verve et de l'imagination, mais une verve désordonnée, une imagination qui courait à l'aventure. La science ne manquait pas non plus au jeune compositeur, mais qu'est-ce que la science quand elle n'est pas dirigée par le goût ? Une série de combinaisons sans lien, sans unité, sans intérêt. Les partitions de Spontini étaient dépourvues de clarté, elles révélaient une complète inexpérience de la scène. Au reste point de grandeur dans les conceptions, point d'originalité dans le style, point de traits saisissants qui, au milieu d'une œuvre encore imparfaite, annoncent un talent supérieur.